

## LES PRÉCIEUSES, RIDICULES OU NON? ASPECTS DE LEUR PHILOSOPHIE DU LANGAGE

*Ursula Reutner (Augsburg)*

Dans l'histoire de la société française, la femme a joué un rôle plus ou moins prépondérant selon la période considérée. Parmi les époques profondément marquées par l'influence souveraine du sexe dit faible, on compte principalement celle de l'amour courtois au Moyen Âge et celle des salons à l'époque classique. C'est précisément l'époque des salons, et donc celle des femmes communément appelées «les précieuses» au sens le plus vaste du terme, qui sera l'objet de nos considérations.

La culture des salons et le rôle décisif des femmes dans leur éclosion caractérisent la France du XVII<sup>e</sup> siècle et n'auraient certainement pas vu le jour sans la discussion d'ordre culturel menée dès le XVI<sup>e</sup> siècle en Italie et portant sur tout ce qui concerne le bon goût et les bonnes manières. En effet, c'est sous l'influence de l'humanisme de la Renaissance que Baldassare Castiglione, dans son *Cortegiano* de 1528, combat les tendances misogynes des pères de l'église jusqu'alors largement diffusées par la littérature médiévale et néolatine. Il fait l'éloge des femmes, dont la sensibilité et le sens de l'esthétique s'étendent également aux domaines du comportement et des mœurs, ainsi que de l'art de la conversation, qu'il juge par nature plus fin chez les femmes que chez les hommes<sup>1</sup>. En citant de nombreux exemples de femmes illustres et en accordant une place considérable à ces *donne di palazzo*, dans son *Cortegiano*, Castiglione ouvre la voie aux femmes, leur permettant dès lors de faire partie intégrante des cercles de la société élitaine<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Cf. par exemple le messer Cesare, qui dit que les femmes sont «necessarie [...] al ben esser nostro» (Castiglione [1528] 1968: 399s.), ce qui est expliqué dans le commentaire de ce passage de façon plus explicite: «le donne [...] contribuiscono ad affinare, a dirozzare e migliorare moralmente e spiritualmente l'uomo, che dalla loro presenza trae stimolo e incentivo a elevarsi per rendersi degno di loro» (Del Missier, *ibid.*: 399).

<sup>2</sup> Cf. entre autre Kapp, 1994: 142, Loos, 1955: 36, Orr, 1963: 26 et svtes. et Fumaroli, 1994b: 141 et svtes; sur la *donna di palazzo* dans le *Cortegiano* par ex. Battisti (1980), sur l'importance et le rôle linguistique des femmes en France aussi Ayres-Bennet (1994) et Maître (1999).

S'inspirant du *Cortegiano* et par conséquent du courant humaniste d'origine italienne, cette nouvelle vague civilisatrice qui déferle sur la France, avec ses critères de civilité inédits, repose largement sur l'aversion qu'éprouvent les dames de la haute société comme Catherine de Vivonne, plus connue sous le nom de Marquise de Rambouillet, face à la grossièreté d'Henri IV et aux mauvaises manières en usage à la cour de l'époque. Dans sa monographie sur Henri IV, François Bayrou illustre parfaitement cet état de faits:

La cour était [...] moins brillante [que sous Henri III] du fait même de sa recomposition et de l'afflux massif de soldats peu au fait des bonnes manières et préférant les plaisanteries de corps de garde aux douces félicités de l'amour sacré. Bien souvent c'étaient des Gascons qui venaient tenter leur chance, vaguement recommandés par un cousin déjà présent dans l'entourage du Béarnais. La concentration de ces Gascons à la cour était telle que, pour se moquer de leur accent, on disait qu'ils utilisaient le 'parler de Saint-Jean-Pied-de Port'<sup>3</sup> (1994: 458).

La cour d'Henri IV n'avait donc pas une bonne réputation parmi le peuple:

Pour nombre de prédicateurs et de bourgeois de Paris, elle était la Babylone de tous les vices (Bayrou, 1994: 467).

Cela s'applique d'ailleurs aussi au langage utilisé à la cour. Se référant à Du Perron, qui y était présent dans la période considérée, Marc Fumarioli conclut:

la Cour sous Henri IV et sous la Régence [de Marie de Médicis] n'est plus qu'un carrefour de 'dialectes', elle n'a trouvé ni sa langue ni son style propres (1994a: 522).

Et pour François Bayrou:

La cour d'Henri IV est la dernière manifestation de l'âge rabelaisien avant le déferlement des règles et des codifications de l'âge classique. C'est en tout cas une cour fort éloignée de l'image traditionnelle de raffinement et de ritualisme d'une cour royale (1994: 478).

Le roi lui-même ne faisait d'ailleurs pas exception, bien au contraire. Tallement des Réaux cite une dame qui avait rencontré Henri IV et qui commentait ainsi cette expérience: «J'ai vu le roi, mais je n'ai pas vu Sa Majesté» (cité par Bayrou, 1994: 461). Que cette remarque provienne d'une femme,

<sup>3</sup> Cf. aussi Brunot: «Des Gascons venus à la suite de Henri IV emplissent la capitale mais ils l'infestent, et il n'est pas de railleries dont, depuis d'Aubigné, on n'accable leur accent et leur parler» (1909: 180).

représentative du sexe auquel le *Cortegiano* avait déjà attribué un rôle éminent dans la formation et le développement du bon goût, n'est donc aucunement le fruit du hasard. En France, le salon de la Marquise de Rambouillet est fondé «en haine et du mauvais langage et des mœurs» (Livet, 1856: XIV), c'est-à-dire pour des raisons à la fois éminemment éthiques et esthétiques<sup>4</sup>, puisque l'interdépendance entre la pureté du langage et celle des mœurs – sur laquelle on reviendra ultérieurement – s'avère indissoluble dans ce nouveau mouvement né dans le cadre des salons. La fameuse «chambre bleue» de la Marquise devient donc le lieu de rencontre de l'avant-garde de cette pensée humaniste de la Renaissance et le centre le plus important de la nouvelle civilité. Marc Fumaroli en dit à juste titre dans son étude:

À travers l'influence de l'Hôtel de Rambouillet, c'est une version 'ciceronienne' de l'urbanité des mœurs et du style dans la tradition des Cours humanistes de la Renaissance italienne, qui s'impose à la *pars sanior* de la noblesse de Cour (1994a: 684).

Fumaroli met également en relief la «magique influence» des femmes dans ce processus de la formation du bel usage tout en rappelant la tradition fondée par le *Cortegiano*, quand il parle de l'*Astrée* d'Honoré d'Urfé:

Les bergers de d'Urfé, comme les courtisans de Castiglione, semblaient 'desnouer leur langue' sous la magique influence de la beauté féminine et se jouaient de la difficulté où s'empêtraient les austères robins, dans une prose française 'douce' et 'coulante' irriguée aux sources de la plus délectable philosophie (1994a: 615).

Ainsi, l'*Astrée*, qui fut publiée au début du siècle, devient le modèle d'orientation linguistique à Rambouillet comme ailleurs, puisque, par la suite, d'autres femmes suivront l'exemple de la Marquise en fondant elles aussi des salons, comme celui de la Marquise de Sablé, celui de Mlle de Scudéry ou celui de Madame de la Sablière, pour n'en citer que quelques-uns. Puisqu'il s'agit d'améliorer les mœurs et d'éliminer le vulgaire comme le trivial, il est tout à fait naturel que la conversation y tienne une place primordiale. Selon Jean-Pierre Dens:

C'est surtout dans les salons, en conjonction avec le mouvement d'épuration des mœurs, que cet art [de la conversation] a trouvé ses lettres de

<sup>4</sup> À côté de cette motivation considérée uniquement dans ce qui suit, il faut mentionner l'interprétation qui voit dans l'histoire des salons et dans le développement de la préciosité aussi «una sorta di microsocietà difensiva» (Biancardi, 1989: 214), dont la «forte simpatia [...] per la comunicazione spirituale e per le creazioni *badines* possa essere ispirata soprattutto da una ricerca di compensazioni per le repressioni subite in campo ideologico e politico» (*ibid.*: 222 et svtes).

noblesse. Une société aussi éprise de politesse mondaine exigeait que l'on puisse s'exprimer avec grâce et habileté. On pouvait déjà à ce titre espérer se distinguer dans un entretien (1973: 217).

Ainsi, l'art de la conversation devient un élément essentiel de l'art de plaire en général et de plaire aux femmes fréquentant les salons en particulier. Se montrer brillant dans le cadre d'une conversation devient alors rapidement une sorte de critère central de cette nouvelle esthétique. C'est donc sans aucun doute sous l'égide des femmes que se développe cet art et que les hommes font leur apprentissage<sup>5</sup> dans les salons, y perfectionnant leur sens d'honnêteté tout comme leurs qualités sociales et marquant d'autant plus leur appartenance à l'élite de cette société.

Sur le plan purement linguistique, le langage exemplaire élaboré par Honoré d'Urfé dans son *Astrée*, a constitué le modèle initial de ce «code de l'expression», dans la mesure où le développement de l'intérêt pour l'esthétique et pour la préciosité se reflète également dans l'importance attribuée à une certaine façon de parler, qui devient un signe de distinction par excellence parmi les habitués des salons. Pour cette raison, l'élite de la société ne se satisfait plus des codes linguistiques et comportementaux existants et, ne les acceptant plus, elle perpétue l'art des bonnes manières, fidèle à la réforme de Malherbe, à l'esthétisme d'Honoré d'Urfé et plus tard également aux définitions et au travail normatif de Vaugelas. Guidée par le bon goût des femmes, elle évite tous les éléments condamnés par le bon usage et donc tout comportement vulgaire, obscène voire indécent et contraire à l'honnêteté par laquelle ce siècle entend se définir.

Ceci s'explique par une profonde identification de la noblesse de l'expression avec celle des sentiments. Une pensée élevée s'exprime forcément en termes élevés (cf. Leoni, 1989: 235). «Le langage devient ainsi un miroir de l'âme» (*ibid.*: 236) et c'est par sa noblesse, sa qualité exemplaire, que l'on accède aux mœurs exemplaires. Un provincial ou un paysan, par exemple, qui ont un niveau d'expression médiocre, sont considérés comme des êtres inférieurs, tant sur le plan social que sur le plan intellectuel, et les termes qu'ils emploient sont de plus en plus perçus comme honteux, «quel que soit le locuteur qui les énonce» (*ibid.*: 235).

Dans cette logique, l'impureté d'une pensée entache «non seulement les mots qui [servent] à représenter cette dernière» (*ibid.*), mais aussi les syllabes et les sons. Aux yeux des précieuses, ces derniers peuvent, eux aussi, inviter à des associations indécentes ou s'avérer équivoques. C'est pourquoi elles bannissent de leur vocabulaire les mots contenant ces syllabes, comme par exemple les verbes *compromettre* ou *convertir* à cause de la syllabe *con* (*com*), le mot *confesser* à cause de *con* et de *fesse*, ainsi que des termes

<sup>5</sup> Cf. plus explicitement Strossetzki, 1984: 140 et 144 et Bagola, 1996: 207.

comme *convaincu* à cause de *con* et *cu(l)*, *ridicule*, *inculquer*, etc.<sup>6</sup> Elles vont même jusqu'à éviter la lettre «c» prononcée [k], par laquelle les mots ou syllabes condamnés commencent, aussi en d'autres mots.

Mais cette tendance vers une nouvelle esthétique aux préoccupations d'ordre éthique ne se caractérise pas seulement par une épuration passive du langage et du comportement. En effet, elle comporte également un aspect actif, sous la forme de divers procédés faisant naître de nombreuses expressions inédites et «des alliances de mots inattendues, des emplois et des extensions de sens jusqu'alors inconnus» (Lathuillère, 1987: 251). Selon Lathuillère (1987: 247), «il est indubitable que les précieuses ont forgé pour partie ou du moins mis à la mode une langue nouvelle»<sup>7</sup>, venue enrichir le langage classique, dont certaines composantes se sont perpétuées jusqu'à nos jours.

Ainsi, Lathuillère souligne par exemple leur «goût constant pour les adjectifs substantivés, qui se retrouve également chez Guez de Balzac, Corneille et bien d'autres, avec des termes tels qu'un *misérable*, un *pédant*, une *précieuse*. Mais il évoque surtout la construction de «l'adjectif substantivé neutre avec un complément déterminatif», comme par exemple les expressions du type «une belle inhumaine», «un téméraire vindicatif», etc. (*ibid.*: 248).

Du point de vue sémantique, ce procédé «sert d'abord à dégager le trait fondamental d'un caractère en le mettant au premier plan, en reléguant les autres derrière lui, en lui permettant de remplir tout le champ de l'analyse, en suscitant un type caractéristique» (*ibid.*: 247).

Les autres méthodes permettant «de mettre l'accent sur une qualité essentielle» (*ibid.*: 248), sont «le recours fréquent aux substantifs abstraits aux dépenses de l'adjectif qualitatif» comme par exemple dans l'expression «la délicatesse de sa voix», au lieu de «sa voix délicate» (*ibid.*: 249), ou encore l'emploi de substantifs (surtout abstraits) au pluriel comme par exemple «les contentements», «les froideurs», «les rigueurs», «les impertinences», etc. (*ibid.*: 249)<sup>8</sup>.

Cependant, dans le cadre de cet affairément novateur, certaines femmes furent peut-être un peu trop ambitieuses en donnant naissance à ces

<sup>6</sup> En toute conscience de cet héritage précieux, on se permettra d'utiliser la syllabe *con* (*com*) à profusion dans le passage suivant (*condamné*, *commencent*, *comporté*, *inconnus*, *composants*) pour souligner son importance dans la langue française. Un coquin ne décrit-il pas le français comme une «langue des cons»?

<sup>7</sup> Lathuillère parle de «précieux», parce qu'il fait son analyse de cette «langue nouvelle» non seulement à partir des œuvres de Mlle de Scudéry et du roman de l'abbé de Pure, mais aussi des «textes en prose et en vers produits par les auteurs des cercles qui partagent les mêmes goûts, des remarques des grammairiens, du théâtre de Molière lui-même qui souvent fait parler à ses personnages un langage aux élégances fort proches» (1987: 247).

<sup>8</sup> «Ces pluriels sont fréquemment augmentatifs et relèvent du langage hyperbolique habituel aux gens du monde pour lesquels l'exagération et le superlatif, dans le compliment comme dans la critique, sont à la base du discours quotidien» (Lathuillère, 1987: 250).

tournures et à ces mots. Ainsi ils attirèrent l'attention de Molière, qui s'en inspira en les exagérant encore davantage, les utilisant par la suite à profusion en s'éloignant de la réalité dans ses *Précieuses ridicules*. Il est vrai que cette exagération «force le comique», mais elle «repose sur des faits de langue véritables» (*ibid.*: 246). «Sans Somaize», l'auteur du *Dictionnaire des précieuses*, «et surtout sans Molière, il n'y aurait pas de préciosité ridicule» (*ibid.*). Il ne faut cependant pas oublier que dans la préface des *Précieuses ridicules*, Molière déclare:

les véritables précieuses auraient tort de se piquer lorsqu'on joue les ridicules qui les imitent mal (Molière, [1659] 1971: 264).

La Marquise de Rambouillet, par exemple, qu'Erich Köhler surnomme «la grand'mère des précieuses» (1983: 19), ne se sentait ni attaquée ni consternée par cette comédie<sup>9</sup>. Les précieuses et le terme de *précieuse*, à la définition fortement controversée (cf. par ex. Raynard, 2002: 25–55), sont souvent associés uniquement à la comédie de Molière, alors que la préface de son œuvre n'est, semble-t-il, pas prise en considération – bien qu'on puisse également voir dans cette dernière une tentative de ménager les précieuses ou une sorte de *captatio benevolentiae* plus général. Quoi qu'il en soit, l'image des précieuses que livre la pièce ne correspond pas vraiment aux faits en raison de la trop forte concentration de vocabulaire précieux que l'on y trouve, un phénomène d'ailleurs souligné par bon nombre d'auteurs qui se sont exprimés sur le sujet. En fait, cette image ne tient compte ni du travail essentiel fourni par les précieuses, ni de leur motivation dans cette recherche d'expressions inédites pour échapper à la banalité quotidienne, selon elles synonyme d'infériorité sociale et intellectuelle. Dans leur quête du bon goût et de la distinction conférée par la qualité du langage, les précieuses abhorrent tout ce qui relève de «la platitude» et de «la monotonie» «vulgaires et communes». Ainsi, selon Lathuillère, ce goût pour l'emploi des substantifs au pluriel mentionné auparavant donne «de l'importance à toutes sortes d'actions et de sentiments, en suggère la variété, les multiplie à l'infini, évoque une existence et un monde plus riche de possibilités innombrables, dont la diversité crée l'impression foisonnante d'une vie arrachée à la platitude et à la monotonie vulgaires et communes» (1987: 249).

Pour les précieuses, le langage ordinaire, caractérisé par cette «platitude» et par cette «monotonie», est imparfait. Sur le plan des signes, les termes conventionnels sont dénués d'expressivité parce que le rapport entre signifiant et signifié ne constitue plus une liaison naturelle. L'utili-

<sup>9</sup> Cf. Köhler, 1983: 19 et Livet: «on sait combien elles [les véritables Précieuses] restèrent calmes en 1656 devant la comédie de l'abbé de Pure, et en 1659 devant celle de Molière, qui ne les attaquoient pas» (1856:VIII).

sation quotidienne de ces mots et tournures usuels leur a fait perdre leur vitalité sémantique et les a finalement vidés de leur sens étymologique. Ils sont devenus – comme le dirait Ferdinand de Saussure – parfaitement arbitraires.

Selon l'étude de Myriam Maître datant de 1999, cette pensée méta-linguistique dirigée contre l'arbitraire de la langue s'intègre bien dans «le projet éthique des précieuses»:

La création d'une langue à la fois épurée et nouvelle ne correspond au projet éthique des précieuses que dans l'exacte mesure où se trouve combattue l'idée d'un arbitraire de la langue, et que se trouve réaffirmé au contraire le lien ontologique entre les mots et les choses. Or ce lien se défait au cours du siècle et la pureté de la langue n'est plus le signe de la pureté des mœurs (1999: 604).

Pour les précieuses, le caractère arbitraire des signes linguistiques conventionnels ne garantit pas l'univocité de l'expression, laquelle est l'objectif de la langue épurée qu'elles entendent créer. En effet, dans le cadre d'une représentation cratyléenne du langage:

La question de l'équivocité ne peut [...] se résoudre que par l'élimination de ces 'corps du délit' que sont les mots, voire les syllabes sales. Ce 'réalisme' des précieuses, sensible dans l'attention qu'elles portent aux composantes mêmes de la langue, s'alimente au rêve d'une langue idéale, en harmonie avec la nature ou l'ordre divin et qui, purgée de toute ordure et de toute équivoque, ferait accéder l'humanité à la pureté des mœurs elles-mêmes. En refusant de prononcer ou même d'entendre les syllabes sales, les précieuses manifestent la corporéité du langage: comme les sons brutaux écorchent physiquement la gorge ou l'oreille, les paroles grossières salissent effectivement celles qui les profèrent ou les entendent. La recherche précieuse de la pureté du langage est donc, malgré des ressemblances de surface, aux antipodes de la réflexion port-royaliste sur l'arbitraire de la langue: c'est en effet le lien conventionnel entre le mot et la chose qui seul permet d'envisager l'univocité souhaitée par les grammairiens de Port-Royal (Maître, 1999: 618 et svtes).

En fait, il s'agit d'éviter l'image d'une «chose triste, obscène ou vile» (*ibid.*: 619), en employant des termes ordinaires, et, en même temps, de remplacer ces mots conventionnels, donc arbitraires, en essayant d'exprimer «avec force l'essence des êtres et des choses», «de percer le mystère et de dire la réalité fondamentale» (Lathuillère, 1987: 249).

Après le travail d'épuration comme premier but, ce deuxième objectif, à savoir la naissance d'une langue nouvelle, sera atteint par ce que je nommerais la «création onomasiologique» des précieuses, qui va de pair avec certains des autres procédés déjà mentionnés. Regardons de plus près quelques exemples de cette créativité ayant pour objectif la «débanalisation»

de mots ordinaires. Ces termes sont tirés du dictionnaire de Somaize<sup>10</sup>, qui utilise l'orthographe de l'époque, et partiellement cités en orthographe moderne par Brunot, qui les qualifie simplement d'«indécents» ou «trop réalistes» (1909: 156, 159):

*le cabinet* > *le pretieux* (Somaize: XLIV)  
*les sièges* > *les commoditez de la conversation* (*ibid.*: LVI)  
*une table* > *l'universelle commodité* (*ibid.*: LVII)  
*le sel* > *l'assaisonnement necessaire* (*ibid.*: LVI)  
*un verre d'eau* > *un bain interieur* (*ibid.*: XLVI)  
*le balet* > *l'instrument de la propreté* (Somaize: XLIII; Brunot: «trop réaliste»)  
*la juppe de dessus* > *la modeste* (Somaize: L; Brunot: *id.*)  
*la seconde juppe* > *la friponne* (Somaize: L; Brunot: *id.*)

*la juppe de dessous* > *la secreste* (Somaize: L; Brunot: *id.*)  
*la chemise* > *la compagnie perpétuelle des morts et des vivants* (Somaize: XLV; Brunot: «indécent»)

*les poissons* > *les habitants du royaume de Neptune* (Somaize LIV)  
*charogne* > *corps* (Brunot: «réaliste»)  
*le nez* > *la porte du cerveau, ou les escluses du cerveau* (Somaize: LII)  
*les yeux* > *les miroirs de l'âme* (*ibid.*: LVIII)  
*une laide* > *une belle à faire peur* (*ibid.*: 152)  
*une suivante* > *une commune* (*ibid.*: LVI)

[*On doit craindre*] *la grossesse* > *le mal d'amour permis* (*ibid.*: XLIX)  
*l'histoire* > *la vie des morts* (*ibid.*: 113)  
*le soleil* > *le flambeau du jour, ou l'aimable éclairant* (*ibid.*: LVI)  
*le songe* > *l'interprete des Dieux* («parce que souvent les Dieux nous expliquent leur dessin durant le sommeil par son moyen») (*ibid.*: LVI)  
*la musique* > *le paradis des oreilles* (*ibid.*: LI)  
*la nuit* > *la deesse des ombres, ou la mere du silence* (*ibid.*: LII)  
*poésie* > *les filles des Dieux* (*ibid.*: LIII)  
*le secret* > *le sceau de l'amitié* (*ibid.*: LVI)  
[*Quelles sont*] *les pensées secrettes* [?] > *les particuliers de vostre ame* (*ibid.*: 202).  
*la jalousie* > *la mère des soubçons, ou la pertubatrice du repos des amants* (*ibid.*: L)

[*les termes*] *vulgaires et grossiers* > *de corps de garde* (*ibid.*: LVII)  
[*le procédé de ces messieurs est tout à fait*] *vulgaire* > *marchand* (*ibid.*: LVII)  
[*Les choses que vous dites sont*] *fort communes* > *du dernier bourgeois* (*ibid.*: XLIII)

<sup>10</sup> Les chiffres romains renvoient à Somaize 1660, les chiffres arabes à Somaize 1661.



[*Mes compliments*] sont sincères > ne travestissent point ma pensée (*ibid.*: 227)  
 [Vous avez la bouche] belle > bien façonné (*ibid.*: XLII)  
 tout à fait > furieusement (*ibid.*: LVI)

*croter* [ses souliers] > imprimer [ses souliers] en boue (Somaize: XLIII; Brunot: «indécent»)  
*rire* > perdre son sérieux (Somaize: LV)  
*se marier* > donner dans l'amour permis (*ibid.*: LI:173; Brunot: «indécent»)

Plusieurs exemples de cette créativité montrent parfaitement que «l'abstraction est le caractère dominant» (Lathuillère, 1987: 264), puisque la dénomination abstraite est «cohérente avec une pensée qui fait des mots les images fidèles de l'essence des choses» (Maître, 1999: 619). Cela est illustré parfaitement par les nouvelles expressions caractérisant les objets concrets de notre liste (pour les jupes *la modeste*, *la friponne*, *la secreste* ou *l'universelle commodité* pour la table, etc.). À cette abstraction vient s'ajouter l'usage de l'hyperbole, qui va par exemple de l'emploi de *dernier* dans (*être*) *du dernier bourgeois* pour (*être*) *fort commun* ou de *furieusement* pour *tout-à-fait* jusqu'au fameux *je ne sais quoi* (cf. aussi Brunot, 1909: 66 et svtes), qui sert à indiquer l'inexprimable comme le plus haut degré de l'hyperbole. En outre, il faut surtout mentionner le rôle important de l'euphémisme dans ce nouveau langage, ce terme désignant ici, en principe, tout ce qui vient remplacer les expressions tabouisées pour quelque raison que ce soit par les précieuses. Ainsi, par exemple, le mot *charogne*, vu comme trop réaliste, est remplacé par *corps*, de même que l'on remplace les noms désignant les différents types de jupes, également considérés comme trop réalistes; *une laide* devient par exemple *une belle à faire peur*, *la grossesse* est considéré comme *le mal de l'amour permis*, etc.

Les exemples cités éclairent quelque peu l'attitude et le travail linguistique des précieuses. Elles refusent les termes usuels, donc arbitraires, comme *le nez* ou *les yeux*, qu'elles remplacent par *la porte du cerveau* et *les miroirs de l'âme*. D'une part, il est donc aisé de comprendre ce qu'elles veulent exprimer quand elles condamnent la pauvreté, la monotonie et la banalité du langage commun, dont elles stigmatisent les locuteurs, aussi bien sur le plan social que du point de vue intellectuel. D'autre part, leur manière esthétique de s'exprimer en se servant de tournures recherchées montre clairement qu'elles veulent à chaque fois saisir, ce qui est, pour elles, la quintessence d'une notion. Autrement dit, ce qui les intéresse est l'expression adéquate de la perspective sémantique sous laquelle elles considèrent la notion en question.

Ainsi, en refusant le signe arbitraire de la communication ordinaire, elles donnent une nouvelle vie, une nouvelle expressivité ou «énergie élocutoire» (Maître, 1999: 620) au mot et de cette manière, elles mettent forcément fin au rapport purement conventionnel entre signifiant et signifié. Les exemples fournis montrent donc clairement l'intention qui anime les précieuses, avec leurs propositions linguistiques, qui sont d'ailleurs moins à considérer comme des néologismes à proprement parler que comme une utilisation

inédite de la langue, dans laquelle on octroie un nouveau sens aux termes existants, utilisés dans de nouvelles combinaisons (cf. Brunot, 1909: 72).

D'une certaine manière, les précieuses rappellent l'origine grecque de la philosophie linguistique (voir l'allusion à la représentation cratylienne évoquée ci-dessus). De Platon à Isidore de Séville, on a cherché l'étymon compris comme le «sens véritable» du nom commun, c'est-à-dire que l'on a cherché dans le mot une information sur *un* ou sur *le* trait pertinent, à savoir sur la quintessence de la chose ou de l'être désigné par ce mot. Dans cet esprit, on peut citer par exemple le latin *mulus* signifiant «le mulet», que l'on a associé à lat. *molere*, correspondant au français *moudre* et à lat. *mola*, *meule* en français, parce que le mulet tire les meules du moulin pour broyer les grains<sup>11</sup>; ou aussi le mot latin *formica* «fourmi», associé à lat. *mica*, correspondant au terme français *mie* ou *miette*, et à lat. *ferre* «porter» ou lat. *far*, *farris* «épeautre», parce que la fourmi transporte des grains de blé (litt. «miettes d'épeautre») pour faire ses provisions<sup>12</sup>. Dans leurs créations, les précieuses ont choisi le procédé inverse, car le signe arbitraire du langage ordinaire ne permet plus d'y voir une «vérité», une motivation sémantique. De cette manière, elles facilitent la tâche des étymologistes d'orientation platonicienne en permettant déjà à leurs contemporains – au moins dans le cadre de l'échange verbal vécu dans les salons – de percevoir dans le signe ce qu'elles considèrent comme étant la quintessence des notions.

En conclusion, j'espère avoir pu montrer qu'il y a lieu de «dérider» les précieuses de l'époque classique en valorisant leur attitude et leur effort, en particulier les aspects tant passifs qu'actifs de leur travail linguistique. C'est leur grande motivation d'ordre éthique et esthétique qui était non seulement à l'origine de leur projet, mais a caractérisé aussi toute sa réalisation. Ainsi que le formulait, quoique dans un autre contexte, Paul Pellisson, le «tendre ami» de Mlle de Scudéry, dans son *Discours sur les œuvres de M[onsieur] Sarasin*, «c'est une injustice sans exemple de condamner les occupations d'autrui, dont on ne sait ni les motifs ni les circonstances» ([1655] 1926: 135).

### Bibliographie

Ayres-Bennet, Wendy (1994), *Le rôle des femmes dans l'élaboration des idées linguistiques au XVII<sup>e</sup> siècle en France*, «Histoire Epistémologie Langage», n. 16/2, pp. 35-53.

<sup>11</sup> «Mulus autem a Graeco tractum vocabulum habet. Graece enim hoc vel quod iugo pistorum subactus tardas molendo ducat in gyro molas» (Isidorus XII, i, 57).

<sup>12</sup> «Formica dicta, ab eo quod ferat micas farris» (Isidorus XII, iii, 9). Je rappelle aussi l'explication du mot *cadavre* par le «sens véritable» de *carnem datam vermibus* «viande donnée au vers», faussement attribuée à Isidor de Séville, qui donne l'explication correcte: «Nam cadaver nominatum a cadendo, quia iam stare non potest» (Isidorus XI, ii, 35).

- Bagola, Beatrice (1996), *Die 'Honnêtes gens' und die Salons: Zur Sprachdiskussion im Frankreich des 17. Jahrhunderts, in Romanistik in Geschichte und Gegenwart*, II, pp. 205-217.
- Battisti, Giuseppa Saccaro (1980), *La donna, le donne nel "Cortegiano"*, Ossola, pp. 219-249.
- Bayrou, François (1994), *Henri IV. Le roi libre*, Flammarion, Paris.
- Biancardi, Elisa (1989), *'Ludus e preciosité': osservazioni sulla comunicazione spiritosa nelle 'ruelles'*, in Giacomelli Deslex et alii, pp. 213-224.
- Brunot, Ferdinand (1909), *Histoire de la langue française des origines à 1900*, Tome 3, *La Formation de la Langue classique (1600-1660)*, Première Partie, Armand Colin, Paris.
- Castiglione, Baldassare ([1528] 1968), *Il Cortegiano*, a cura di Silvano Del Misier, Istituto geografico de Agostini, Novara.
- Dens, Jean-Pierre (1973), *L'Art de la Conversation au dix-septième siècle*, «Les Lettres Romanes», XXVII/3, pp. 214-224.
- Fumaroli, Marc (1994a) [1980 Genf: Droz], *L'âge de l'éloquence. Rhétorique et «res literaria» de la Renaissance au seuil de l'époque classique*, Michel (Bibliothèque de l'Évolution de l'Humanité), Paris.
- (1994b), *Trois institutions littéraires*, Gallimard, Paris.
- Giacomelli, Deslex et alii, éd. (1989), *La lingua francese nel seicento*, Adriatica-Nizet («Quaderni del seicento francese», 9), Bari-Paris.
- Isidorus Hispalensis (1971), *Etymologiarum sive originum, Recognovit brevique adnotatione critica instruxit Wallace Martin Lindsay*, Libri XX, Clarendon (Scriptorum classicorum bibliotheca Oxoniensis), Oxford.
- Kapp, Volker (1994), *Urbanes Ethos als höfischer Gesprächsstoff in den Hoftraktaten und die Anstandsliteratur des Cinquecento*, in *id.*, éd., *Italianische Literaturgeschichte*, Metzler, Stuttgart-Weimar, pp. 139-144.
- Köhler, Erich (1983), *Vorlesungen zur Geschichte der Französischen Literatur. Klassik II*. Herausgegeben von Henning Krauß, Kohlhammer, Stuttgart et al.
- Lathuillère, Roger (1987), *La langue des précieux*, «TraLiLi», XXV/1, pp. 243-269.
- Leoni, Sylviane (1989), *La peur des mots chez quelques moralistes du XVII<sup>e</sup> siècle*, in Giacomelli, Deslex, *La lingua francese nel seicento*, pp. 225-244.
- Livet, Charles-Louis (1856), «Préface» in Somaize (1856), pp. V-XXXVI.
- Loos, Erich (1955), *Baldassare Castiglione: 'Libro del cortegiano'. Studien zur Tugendauffassung des Cinquecento*, Klostermann, Frankfurt.
- Maître, Myriam (1999), *Les précieuses. Naissance des femmes de lettres en France au XVII<sup>e</sup> siècle*, Champion (Lumière Classique 25), Paris.
- Molière ([1659]), *Les Précieuses ridicules. Comédie représenté au Petit-Bourbon*, in *id.* (1971), *Oeuvres complètes*, Textes établis, présentés et annotés par Georges Couton, vol 1, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), Paris, pp. 247-287.
- Nyrop, Kr[istoffer] (1913), *Grammaire historique de la langue française*, T. quatrième, *Sémantique*, Gyldendalske Boghandel, Nordisk Forlag, Copenhague-Harrasowitz, Leipzig-Stechert, New York-Picard, Paris.
- Orr, John (1953), *Le rôle destructeur de l'euphémie*, «Cahiers de l'Association internationale des études françaises», n. 3-4-5, pp. 167-175.

- (1963), *Essais d'étymologie et de philologie française*, Klincksieck (Bibliothèque française et romane, Série A: Manuels et études linguistiques IV), Paris.
- Ossola, Carlo (1980), *La Corte e il «Cortegiano»*, Bulzoni, Rome.
- Pellisson, Paul ([1655]), *Discours sur les œuvres de Monsieur Sarasin*, Sarasin, 1926, pp. 113-149.
- Raynard, Sophie (2002), *La seconde préciosité. Floraison des conteuses de 1690-1756*, Narr (Biblico 17), Tübingen.
- Sarasin, Jean François (1926), *Œuvres de J.-Fr. Sarasin*, rassemblées par Paul Festugière, tome premier, Poésies, Champion, Paris.
- Somaize, Antoine Baudeau (Sieur de) (1856), *Le Dictionnaire des Précieuses*, Nouvelle édition augmentée de divers opuscules du même auteur relatifs aux Précieuses et d'une Clef historique et anecdotique par Monsieur Charles-Louis Livet, Jannet, Paris (reproduction Olms, Hildesheim-New York, 1972).
- (1660), *Le grand dictionnaire des pretieuses. Ou la Clef de la langue des ruelles*, Estienne Loyson, Paris, in Somaize (1856), pp. XXXIX-LXIV.
- (1661), *Le grand dictionnaire des Pretieuses. Historique, Poétique, Géographique, Cosmographique, Cronologique et Armoirique*, in Somaize (1856), pp. 1-296.
- Strosetzki, Christoph (1984), *Rhétorique de la conversation. Sa dimension littéraire et linguistique dans la société française du XVII<sup>e</sup> siècle*, traduit en français par Sabine Seubert, Papers on French Seventeenth Century Literature (Biblio 17, 20), Paris.